

Dans le fond de son cœur la duchesse nourrissait l'espoir qu'une femme aussi charmante, riche, bien née, conviendrait à son fils et pourrait lui plaire. Alors le duc ne courrait plus le monde comme un Juif errant, et la mère aurait une fille adorable.

Les deux dames trouvaient partout un accueil empressé, et Minia soutenait au comte qu'il était impossible de rencontrer même en France, plus de politesse et de grâce que dans la société anglaise.

—Attendez, lui dit-il un soir ; vous êtes trop belle, milady, pour qu'on vous le pardonne. Tandis que les jeunes misses serrent votre main, elles cherchent s'il n'y aurait pas en votre élégante personne quelque chose à dénigrer. Elles sont désolées de ne rien trouver. . . . J'espère, grâce à votre perfection, qu'elles se résigneront à le reconnaître ; sans cela, vous regretterez peut-être Alpino, où les fleurs ne sont pas jalouses ni les oiseaux envieux.

—Je vous disais bien, interrompit la duchesse, qu'il passait son temps à critiquer les femmes de mon pays. Je crois, en vérité, que ce sont ses sarcasmes qui ont contribué à éloigner William de nos salons.

—Je proteste, répliqua le comte, je ne suis pour rien dans les singularités de votre fils ; s'il n'aime pas le monde, ce n'est pas de ma faute, c'est parce qu'il n'en a ni les idées, ni les goûts, qu'il déteste toute contrainte, et enfin qu'il est un enfant gâté, n'ayant jamais fait que ce qui lui plaît. . . . Ne vous fâchez pas, duchesse, que voulez-vous ? c'est un être impressionnable, plein d'esprit et de fantaisie, épris de l'art et du beau ; aussi, pour fuir la prose, court-il après la poésie qu'il ne peut trouver dans le babillage des salons ; et votre serviteur n'a pas le courage de l'en blâmer.

—En sorte que vous trouvez bon qu'il vive sans cesse loin de son pays, où il ne rencontre sans doute que des sottis et des ennuyeux ? s'écria la duchesse.

—Ne me faites pas dire ce que je ne pense pas ; j'explique les causes de ses pérégrinations. Il serait certainement préférable qu'il tint ici son rang ; il le fera quand son ambition sera éveillée. . . . Mais à son âge, on écoute plus volontiers son imagination et son cœur que sa raison.

—A vous entendre, il reviendra quand il aura les cheveux gris, répondit la duchesse avec un peu d'humeur.

—Ou s'il se lasse des cheveux noirs, dit le comte en souriant.

La duchesse l'arrêta d'un geste, et M. de Bocé changea aussitôt de conversation.

—Des cheveux noirs ! . . . C'est ainsi qu'il m'a vue, pensa Minia.

Les jours suivants, il ne fut plus question du duc. Le temps fut si occupé par les visites et les réceptions que le comte bénissait les soirs où ils étaient seuls, la duchesse, Minia et lui. Elevée par des vieillards, la jeune lady savait les attentions qui les touchent, les conversations qui les intéressent. Avec ses nouveaux amis, son aimable gaieté était une flatterie innocente qui prouvait l'agrément de leur compagnie ; ceux qui n'ont plus la prétention de plaire sont heureux de ne pas ennuyer. A ces soirées intimes, Minia apportait la vivacité d'un esprit jeune et cultivé, la chaleur d'une âme qui débordait de tendresse ; la sonorité de sa voix pleine et douce enchantait l'oreille. . . . Comment résister à tant de charmes ? Aussi était-elle devenue l'enfant chérie de la maison.

Une chose l'étonnait : on ne parlait pas de William. . .

elle avait même remarqué qu'on évitait les sujets qui pouvaient amener son nom. Aussi, s'étant trouvée seule avec le comte, en profita-t-elle pour lui demander si l'absence du duc devait se prolonger.

—Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir ; William ne le sait pas lui-même. Vous êtes maintenant de la famille, chère lady Stève, et je peux tout vous dire : eh bien ! ce grand enfant s'est amouraché d'une créature mystérieuse ; j'espère que cela ne durera pas. La duchesse, qui ne sait pas que ces sortes d'amours ne sont pas sérieux, en est très préoccupée.

—Et cette créature mystérieuse ? demanda Minia, le cœur palpitant.

—Une chanteuse, chère lady ; c'est vraiment insensé de perdre son temps dans une aventure si vulgaire. . . .

—Si vulgaire ! répéta Minia.

—Oui, car cette chanteuse doit être une fille de pêcheur ou de quelque actrice ; mais n'accusez pas le duc de mauvais goût. J'ai entendu cette femme à Milan. Son talent est merveilleux et sa beauté singulière ; j'avoue qu'il m'a fallu la forte dose de raison que me donnent les années pour ne pas lâcher la bride à mon enthousiasme. Cette virtuose unit à une voix divine une méthode parfaite, une expression juste dans la passion comme dans la gaieté ; avec cela, la tournure d'une princesse ; seulement, c'est une princesse de théâtre qui, le rideau baissé, reprend sans doute son air de bonne fille. Ce qui me plaisait, en outre, c'était son étrangeté. Figurez-vous un teint très brun, des yeux d'un bleu très clair, deux pervenches sur une orange, comme on eût dit au temps du madrigal ; et, chose étonnante, le regard le plus chaste. On croirait, en vérité, voir une vierge naïve et tendre. Enfin, c'est une créature séduisante, supérieurement douée, et moi qui l'ai vue, je ne suis pas surpris que des jambes de vingt-sept ans courent après elle, surtout lorsque, pour achever son attrait, elle s'entoure d'un parfum excitant, celui du mystère. On ne sait ni qui elle est, ni d'où elle vient ; personne ne l'approche ni ne lui parle ; on ne la voit qu'au feu de la rampe. . . et, pour achever, elle jette, dit-on, aux artistes malheureux l'or et les pierreries que gagne son gosier ; et, comme une princesse de conte de fées, elle disparaît. Quelque roi de la finance lui rend sans doute ses générosités faciles. Après l'avoir entendue à Milan, William, très épris d'elle, s'est mis à sa poursuite, moi, plus raisonnable, mais indigne de jouer le rôle de Mentor (que j'ai toujours trouvé ridicule), j'ai laissé courir mon Télémaque et m'en suis revenu au logis. Mon jeune ami, n'ayant pu atteindre sa belle, est rentré à son tour et m'a pris pour confident de son amour, amour de pure imagination, je l'espère. Mais un beau matin nous apprenons que la fameuse chanteuse reparait à Vienne. Voilà mon jeune fou reparti. Quand reviendra-t-il ? Dieu le sait ; il est probablement avec son étoile sur les bords du Rhin, des lacs de la Suisse. Je voudrais que la satiété le ramenât auprès de la duchesse. Voilà, chère lady Stève, toute l'histoire. Vous avez sans doute entendu parler de l'Ombra ?

—Ah ! c'est l'Ombra ? balbutia Minia le visage radieux.

—Savez-vous, milady, ce qu'elle est devenue ?

—Elle s'est peut-être changée en rossignol et s'est envolée.

—Vous vous moquez du pauvre William, reprit le comte ; les femmes du monde sont sans indulgence pour ces sortes de faiblesse. Aussi ai-je eu tort de vous compter si longuement une si misérable aventure.